

# Chronique littéraire

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **46 (1917)**

Heft 4

PDF erstellt am: **18.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

enfantine. Car, si le père est le principe naturel de la vie, *principium naturale*, la patrie, dans ce sens un peu spécial, est un principe conaturel, *principium conaturale*, qui s'adjoit au principe naturel et le renforce. De la patrie, l'enfant tient une part de sa vie aussi, *principium poducens in esse*, une part et de la discipline, de l'orientation de sa vie, *et gubernans* (2, 2<sup>ae</sup>, q. 102 ad 1). L'enfant doit, en conséquence, ressentir pour sa patrie quelque chose du sentiment qu'il doit éprouver à l'égard de son père et de sa mère. Et, puisqu'il n'est devenu ce qu'il est que dans son milieu et par ce milieu, il a contracté envers lui une dette. Cette dette, il l'acquitte en lui prêtant son concours personnel, en lui accordant les services sans lesquels son pays ne peut subsister dans la prospérité et l'honneur, grandir en force morale, se prolonger dans le temps et l'histoire. Et c'est si vrai que, parmi les raisons qui condamnent le suicide, l'on compte celle-ci, qu'à côté du tort causé à Dieu et à soi-même, il faut considérer le tort causé à la patrie, au corps social, dont le suicide fait partie, et que, par sa mort, il a frustré des services auxquels le pays avait droit.

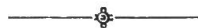
La patrie, c'est le milieu où se forme l'enfant ; plus exactement, c'est le milieu qui forme l'enfant, puis où l'enfant, devenu adolescent et jeune homme, se forme lui-même, dès que lui-même introduit le facteur personnel et volontaire dans sa propre éducation.

La patrie, c'est le milieu naturel et social où l'on est fait ce que l'on est, où l'on se fait ce que l'on est.

Définition un peu inattendue, et qui certes est loin d'être complète et définitive. Elle a l'air d'être déduite d'une argutie étymologique. L'analyse rapide cependant du sentiment patriotique la justifiera, nous permettant de faire fond sur ces données préliminaires pour pousser plus avant notre indispensable investigation.

(A suivre.)

E. DÉVAUD.



## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*La forêt et la guerre.* — Qui n'a pas été frappé de la fréquence avec laquelle les noms de boqueteaux, de forêts reviennent dans les communiqués officiels des armées belligérantes ? Le bois Brûlé, le bois Etoilé, le bois des Corbeaux, la forêt de Vauquois, la forêt d'Apremont, etc., ont été, tour à tour, le théâtre sanglant d'effroyables tragédies. Au rôle important que la forêt joue dans la guerre de tranchées, aux dégâts qu'elle a subis, à sa reconstitution, M. Ch. Guyot, ancien directeur de l'Ecole des Eaux et Forêts de Nancy, consacre, dans le *Corres-*

*pondant* du 25 janvier, une remarquable étude dans laquelle la science de l'ingénieur forestier s'allie avec une fort belle tenue littéraire.

En 1870, les armées françaises ne surent pas tirer de grands avantages de la forêt. Le soldat marquait une instinctive répulsion pour le voisinage des bois, dominé qu'il était par une secrète appréhension d'embûches, de traquenards tendus par l'ennemi. Aussi, au cours de l'année terrible, bien rares furent les combats qui se livrèrent sur les terrains boisés.

Aujourd'hui, le sentiment contraire a prévalu, par la force même des choses. L'impérieuse nécessité de rendre invisibles les positions des batteries, pour les soustraire aux continuelles investigations des aviateurs, produit ce revirement. La forêt est devenue l'amie, la protectrice naturelle du combattant ; c'est pour lui un précieux élément de sauvegarde et d'appui. Le taillis épais, la haute futaie où s'épand l'ombre tutélaire des grands arbres, épouvantails du troupier de 1870, servent maintenant de domicile, d'asile au « poilu » de 1916. Ce dernier trouve un charme particulier à ce nouveau genre d'habitation.

« Le même soldat, écrit M. Guyot, a vu « sa forêt » prendre tous les aspects des saisons ; elle s'est parée à ses yeux des splendeurs du printemps et de l'été ; il l'a vue se revêtir des teintes éclatantes de l'automne, se dépouiller ensuite de sa parure sans cesser de lui assurer un abri. Pour beaucoup, ce spectacle a été une révélation. Les récits des soldats traduisent l'impression qu'ils en ont ressentie. Nos Méridionaux, pour qui la forêt n'était le plus souvent qu'un maquis parsemé de chênes-verts, se sont sentis pleins d'admiration pour la haute futaie de sapins ou pour ces voûtes de cathédrales que rappellent nos vieux massifs de chênes et de hêtres..... »

Ce sentiment, gravé profondément dans le cœur du soldat, fera de lui le défenseur de la forêt et le meilleur artisan de sa reconstitution, car les forêts françaises de la zone de guerre présentent un aspect navrant ; elles ne sont plus qu'un amoncellement de ruines chaotiques. Sur un sol complètement bouleversé par les trous béants des obus, émergent çà et là des troncs déchiquetés. « La belle futaie feuillue ou résineuse n'est plus maintenant qu'une sorte de paysage lunaire... »

\* \* \*

*Lettres du front.* — Les lecteurs du *Bulletin pédagogique* auront sans doute lu avec un vif intérêt le beau et substantiel compte rendu que M. le D<sup>r</sup> Favre, rédacteur, donne des thèses de doctorat présentées par M. Pierre-Maurice Masson, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg, tombé glorieusement au champ d'honneur. Ceux d'entre eux qui ont eu le plaisir d'assister aux cours de ce maître distingué, dont la perte a été un grand deuil pour l'armée et les lettres françaises, liront avec un charme particulier ses « Lettres du front », publiées dans la *Revue des Deux-Mondes* par les soins pieux de M. Victor Giraud, fervent ami et admirateur du cher défunt.

Dans ces lettres posthumes, où l'auteur, selon la jolie expression de M<sup>me</sup> de Sévigné, laisse courir sa plume « la bride sur le cou », M. Masson épanche à flots les suaves sentiments qui débordent de son noble

cœur et de sa belle âme. Piété filiale, amour conjugal, ardeur patriotique, esprit chrétien d'abnégation et de sacrifice, sollicitude constante pour ses subordonnés, ses chers « poilus », sont tour à tour exprimés en accents d'une tendresse, d'une délicatesse infinies. M. Masson affectionnait les environs de la ville de Fribourg. Témoin la lettre suivante écrite à sa mère et dont nous reproduisons les principaux passages :

« L'essentiel est que tu saches que je vais très bien et qu'on peut vivre sous les trajectoires des obus en pleine sécurité. Nous avons eu une arrivée charmante dans un paysage de rêve. Toute cette région de la Woèvre a été pour nous une révélation. La petite vallée au sommet de laquelle nous sommes installés est une longue et étroite vallée assez semblable au Gottéron... Tout était alors givré, et les coteaux plongeant dans la brume se laissaient prolonger par l'imagination. Je me serais cru aux environs de Fribourg..... Je crois t'avoir dit dans ma carte d'hier qu'après cette arrivée si plaisante, nous avons eu deux jours de dégel abominable ; mais ce soir, il commence à geler de nouveau ; et ce n'est même pas très commode de t'écrire sur mes genoux dans une hutte sans feu, avec une lumière crépusculaire qui ne filtre que par la porte ; mes doigts sont gourds et il faut faire un petit effort pour achever ce griffonnage. J'écris un peu en somnambule sans trop savoir si je te dis des choses qui pourraient t'intéresser... »

Quel souple talent littéraire dénote cette autre lettre adressée à sa femme :

« Matinée radieuse, aujourd'hui ! Le ciel est si bleu, le soleil si clair, que je puis t'écrire sans chandelle. Assis sur le gros gourdin qui limite notre dortoir de gauche, je vois en face de moi la pente du ravin tout éclairée. Les dernières feuilles des buissons frissonnent légèrement sous la bise, et, encore humides de pluie, brillent çà et là comme de petites flèches ; un souffle frais et pourtant tiède arrive jusqu'à moi, un oiseau chante... mais il y a aussi un obus qui siffle. Quand retrouverons-nous le vrai printemps, le printemps pacifique ?... »

Comme le timbre de cette voix d'outre-tombe résonne agréablement à nos oreilles ! On reconnaît bien là l'élégant et spirituel biographe de M<sup>me</sup> de Tencin et de Jean-Jacques Rousseau. Ecrites sur ce ton d'heureux abandon, de confiante et sereine résignation devant la mort qui le guette, toutes ses lettres de guerre seraient à citer. Elles recèlent des détails pris sur le vif de la vie de tranchée : alertes incessantes, escarmouches d'avant-postes à l'aube glacée, travaux de défense, esprit d'initiative et curieux délassements des « poilus » « débrouillards ». Par la variété et l'enjouement du style, le pittoresque de l'observation, la justesse rare de l'expression, ces lettres émouvantes suffiraient, à elles seules, à asseoir, pour la postérité, la renommée littéraire de leur auteur.

\* \* \*

*La Macédoine pittoresque.* — Terre de pillages et de massacres sporadiques et systématiques ; mosaïque de races dissemblables, animées de la même haine réciproque, et qui, toutes, aspirent à la prépondérance ; labyrinthe géographique et politique inextricable, telle nous apparaît, depuis un temps immémorial, la Macédoine.

Un écrivain français, M. Jean Saison, revenu récemment de Salonique, et qui a vu l'œuvre de civilisation accomplie là-bas, par les troupes du général Sarrail, consigne dans le *Mois littéraire* ses observations sur les mœurs originales et frustes des habitants de ce pays.

Sévère et rude en hiver, avec ses montagnes dénudées et ses ravins, la Macédoine est riante au printemps. « C'est un plaisir d'y suivre, aux diverses heures du jour, les jeux de la lumière sur le vert si tendre de l'herbe, où se fondent de larges taches de blanc, d'or et de rose pâle. Des cigognes noires et blanches, haut bottées de jaune, s'y promènent à pas comptés ; et par bandes de cinq ou six, les guêpiers, aussi brillants que des oiseaux des îles, bleus, verts, jaune doré, l'animent de leurs piaillements, et poursuivent sans trêve les insectes, tantôt fendant l'air les ailes en croix comme un faucon, tantôt volant avec de brusques crochets à la manière de l'hirondelle. »

Pas de routes, en Macédoine ; des sentiers où cheminent des chars traînés par des buffles « à l'air stupide et farouche ». Nombreux villages ruinés ; misérables maisons en terre ou en briques séchées au soleil. Nul cachet artistique dans les églises qui, le plus souvent, manquent de cloches. Comme chez les moujiks russes, l'usage du lit en bois n'existe pas ; on couche sur des nattes. Dans les chambres, aucun meuble. Le costume des habitants est d'un pittoresque achevé ; les couleurs voyantes dominant, le rouge surtout.

M. Jean Saison donne d'intéressants détails sur les solennités macédoniennes ; les mariages, notamment, s'y font avec un rite, un apprêt tout oriental. Les femmes gémissent encore dans une situation fort inférieure par rapport à l'homme. Peu ou pas d'écoles ; par conséquent, instruction nulle ou à peu près. Le pays, qui ne manque pas de ressources, pourrait devenir prospère, n'était l'état anarchique dans lequel il se débat. M. Jean Saison laisse entrevoir, après la guerre, une ère de progrès pour la Macédoine. Ses tableaux descriptifs, où se retrouvent à chaque page une intense couleur locale, rehaussée d'un réel talent de styliste, donnent à son étude documentée un intérêt des plus captivants.

ANTONIN BONDALLAZ.

---

## Carnet de la science

### Comment se nourrir en temps de guerre ?

La guerre actuelle a posé avec une acuité angoissante, à tous les belligérants et aux nations neutres, la grave question de l'alimentation. Aussi, voyons-nous les pouvoirs publics et les hygiénistes multiplier les consultations et les études afin de parer, dans la meilleure mesure, aux dangers et désagrèments provoqués par la raréfaction ou même l'absence de certains aliments.

Comment, dans les circonstances critiques que nous traversons, une famille qui ne dispose que d'un budget modeste peut-elle et doit-elle se nourrir, sans dépasser ses ressources, tout en sauvegardant la santé et la force de tous ses membres ?